

Introduction

Flâneur invétéré des espaces-nature que les hommes agencent au cœur même des villes, je désigne en premier cet enclos arboré, accidenté, sauvage, dont j'emprunte insouciant les allées asphaltées et les chemins de terre les matins des beaux jours, car j'habite tout près.

En sortant de chez moi je gravis les degrés qu'accomplissent ma rue et joignent d'affilé les passes piétonnières aux petits pavillons derrière des murets bas et des grilles cachées sous le dense feuillage des lierres, aucubas et tors lilas fleuris, ombrageuses ruelles aux nom évocateurs : Villa Claude-Monet, Villa Rimbaud, Villa Verlaine, Laforge, Cronstadt, d'Hauterive, des Boers... tracés des années vingt sur la piste intérieure d'anciennes écuries. Toutes ces voies privées aboutissent ou partent de Miguel Hidalgo, le prêtre mexicain, à celle du Général G.A.L. Brunet, ample chaussée à trottoirs et voûte de platanes où jadis se portaient les fiacres pour déposer et atteindre les marchands de chevaux.

Au métro Botzaris, j'enjambe un portillon disposé ouvert le jour, car outre les six portes grandioses, neuf autres de plain-pied pour tricycles, landaus et poussettes, ou à forte pente et marches épousant le relief, facilitent l'accès.

Le breuil débordant qui offre gîte aux harets, cèle de ses branchages le palis à rondins et autres billes des coupes de la fin de l'hiver et embaume le passage de ses parfums vernaux. J'allonge quelques pas pour percer la descente là où la pancarte annonce « Avenue de Crimée » et... c'est une foule immense, jeunes coureurs à pied empiétant les uns contre les autres, qui remonte la draille improvisée. Je me replie et j'attends à l'orée des buissons que la cohue s'efface et le calme revienne.

Face à moi un savonnier de Chine, dit l'arbre-aux-chapelets, à peine bourgeonnant, attend de ses ramilles qu'accouchent les lampions ; derrière, le décor verdoyant des hauts buis et touffus arbrisseaux habillent l'espace laissé libre par le tronc dégarni du « *kaelreuteria paniculata* » qui pousse sa cime aviaire, encore clairsemée, à plus de 12m par dessus la laie. Je ferme alors les yeux et, tel « Argos appréciant les essences du bocage alséide sur le Mont Pélion » (1), je goûte les senteurs de si lointains pays. Je me sens emporté, si grande est la quiétude... et fut pour moi l'appel.

Enivré des fragrances de ces tous premiers jours du deuxième printemps du troisième millénaire, j'éprouve le besoin de décrire les marches de cet endroit farouche, ses fourrés de broussailles et ses bosquets de haut fut, ses larges clairs et rampes parsemées de gazon, ses parterres de fleurs, son curieux belvédère, ses étranges collines qui triomphent sur Paris, ses multiples terrasses aux fantasques falaises, ses ponts et ses cascades aux limpides ruisseaux alimentant le lac, sa grotte, ménagée, des anciennes carrières et son tunnel ferré qui permettait autrefois aux premiers trains de ville de ceinturer Paris, ses pavillons de garde, ses restaurants de fêtes aux terrasses-cafés, son kiosque à musique et d'autres à sorbets et à la barbe à papa, ses guignols de plein air et ses clos pour enfants, ses mini-balançoires et manèges forains, le site enfin à travers Âges, son histoire, ses flirts, intrigues et légendes.

L'équinoxe vernal, il est vrai, marque l'obstination à suivre les traces du passé pour y laisser les nôtres et ce jour-là, en bouffant mes joues face aux bougies ardentes du gâteau-anniversaire, je suis déjà le souffle penché sur mon dessin, j'ai libéré mes sens et veillé à mon esprit que je serre de près, pour monture la plume qui fixe mes desseins.

S. Juan-Galan

Chapitre I

Voyage à travers temps

Depuis l'aube des temps d'une France en devenir, ce piton érodé, le plus septentrional des Hauteurs de Belleville, servait de mirador aux quelques coteries des homo pré-sapiens d'avant les glaciations, qui venaient gaffiller les ultimes contours du « Golfe de Paris » (2), puis aux neanderthaliens pour comprendre l'aber et leur destin commun avec un promis fleuve qui se chercherait encore sollicitant inquiet l'éstran de la colline quelque peu ravinée par la fureur des dieux et les violents orages, mais impassible aux flots qui doivent s'éloigner et chever d'autres lits entre la Butte-aux-Cailles et Ste Geneviève, et les nouveaux marais.

Le paysage achevé, ce sont les cromagnons, ici en chasseurs innés, pour observer sans crainte le train proboscidien qui descend insoucieux la piste millénaire, dite « Des Éléphants », des bois de Romainville vers la Seine actuelle, s'abreuver dans ses eaux. Ils repèrent la proie et brandissant leurs traits s'abattent sur un jeune attardé qui, de loin, poursuivait une verte femelle à servir.

Plus près de nous et déjà dans l'histoire, pasteurs et paysans parisiens de « Roveium »(3), sommeliers et valets des somptueuses villas gallo-romaines des clos de la Villette, se plaisaient, dès la fin des journées laborieuses du début de l'été, à parcourir le versant escarpé de sa croupe orientale et grimper jusqu'au faite pour admirer (après simple prière, quête ou vœux sibyllins... sait-on jamais du sort !) leur Lutèce argentée briller jusqu'au rougir sous la lumière intense d'un « Bélénus » mourant (4).

Après les pluies d'orage et le courroux des dieux, ce fut la main de l'homme qui ravagea ses marges pour habiller « Lutetia », pour agrandir Paris. En effet, la carrière de gypse, plâtrière à fleur de pente qui débordait sa base, permit aux bâtisseurs de remplir mille chariots et, empruntant le « cardo » (5), rejoindre la Cité distante de deux « milles » (6). Deux siècles auparavant, la blancheur de ses murs avait joué les grecques en chemin pour les îles Sorlingues (7) ou de retour, les bateaux accolés poupe à proue tout au long des pontons pour vider leurs sentines et arrêter les affaires avec les contadins de « Leukotekia » (8).

Parallèle au cardo (la rue St. Martin), et pour atteindre au plus vite les Flandres et les côtes de la Mer du Nord, l'administration romaine ouvre une autre voie surnommée par le peuple « Route de St. Denis », dès lors les exploitants percent d'autres carrières sous la Butte Montmartre et négligent d'autant celle du Petit Chaumont dont on verra bientôt les flancs ensoleillés couverts de vignes.

Puis c'est le Bas Empire et les assauts barbares. Au début du printemps 451 un soleil franc supplanta allègrement les nuages de pluie qui morosaient Paris après le rude hiver et les rumeurs peccantes de la Haute Romanie et de Metz incendiée, lorsqu'un détachement de hussards fait son apparition sur le toit de Belleville et pousse son allure inquiétante à travers les niveaux des Chaumonts où la course s'arrête, et après un court instant d'incertitude la sotnia s'aventure dans la descente (par les rues actuelles de Pradier et Rébeval) jusqu'au « Buisson de St. Louis » près duquel toute une maisonnée s'activait à la fabrication de briques crues, les aînés dans la mise en matrice, tandis que les plus jeunes patageaient dans la boue en tirant le licou ou suivant avec peine les erres en mésair de maître aliboron. Chatouillés dans leurs flancs les fougueux tachis s'avancent sur la fagne et gênés par la bauge qui pressait leurs boulets, hennissent et se cabrent puis galopent de front jusqu'au proche palud d'arbrisseaux ; peureux dans l'inconnu, les animaux paniquent et leurs chevaux-légers, qui gardent court les rênes, ont du mal à mener les montures jusqu'à la terre ferme.

— Jusqu'où va le marais ? Demande le meneur au chef du ménage.

— Jusqu'à la Seine, meistre. Assura le paysan.

— « Partons ! », dit le cosaque. « Mes chevaux sont rapides et prompts au combat, mais pour rien je voudrais qu'empêtrés dans la bourbe deviennent la risée de ce tordu grison dont je ferai chagrin si par malheur encore une fois il soulève la tête et fronce le museau, s'il s'accorde de braire, s'il s'avise moqueur ».

Sur ces mots la horde disparaît comme elle été arrivée, et c'est ainsi qu'un âne sauva Paris des Huns.

(Extrait de « Terra Barda »).

Repliée sur elle-même, Lutèce innove et renaît avec les Francs, elle est déjà Paris qui se blottit à nouveau dans la Cité en entendant le clapotis des vagues que les drakkars vikings provoquent sur la Seine. Aux échos de la corne, autochtones et Francs sous la peur du « nortand » venaient se réfugier dans ces parts escarpées, et c'est sur ce culmen, pour lors le « Calvus

mons », qu'un comte de Paris (« Eude », fils de « Robert le Fort », à qui Charles le Gros, Charles III, confie le ducal et dont l'assemblée de Tribur et la mort hâtive du monarque déchu feront, en 888, le premier dynaste affranchi de souche capétienne) s'installe. Leur prédécesseur Charles II, dit « Le Chauve », avait déjà tenté d'acheter aux Normands la paix des parisiens, et pour se voir remettre maints péchés de couardise alloué aux moines de l'abbaye de St. Denis la ferme royale de « SAVIES » (9), domaine, depuis deux siècles, des Bénédictins de St. Pierre-des-Fossés (St. Maur), par legs de Clotaire III. Devenu roi de France, Eude affronte et vainc cette même année de grâce 888, les arcandiers, ces mannaz d'autres âges, serviteurs éternels du maître de la guerre, le dieu des « Ases », « Odin » (10à12). Cossé sur les nouveaux remparts, l'envahisseur s'éloigne et le sceptre royal des capétiens s'installe.

Dès le XIII^s. un layon évasé, par endroits carrossable, quittait Vincennes et, à l'ombre des rouvres, se hissait cahotant par le brisis méridional du « Mons Dives » vers le « Bois de Bruyères », « Poitronville », et « Le Grand Chaumont » où le « Chemin de St. Denis » se confondait avec celui de « La Villette » arrivant de « Savies » (chemin connu plus tard sous le nom de « Ruelle des Saulneries »), pour descendre en pente douce jusqu'au « Val de Coq » et les vignes de « St. Ladre » et, au-delà de la Villette, à St. Denis (13-18).

A cette même époque une vaste plâtrière sépare le tout nouveau « Gibet de Montfaucon » (construit sur les hauteurs de la Route de Meaux-La Grange-aux-Belles par Enquerand de Marigny en 1260, où, par ordonnance de Louis le Hutin, lui-même sera pendu) du premier moulin à vent des Buttes Chaumont. Invention galate du Vs. apr.J.C., ces bazacles, après avoir fait la gloire des vilayets anatoliens feront celle des Pays Bas avant de descendre, quelques siècles plus tard, du plat pays vers les hauts, les talus et les tertres du décor parisien.

Au XIV^s, Edouard III d'Angleterre, en délicatesse avec le roi de France, entreprend la Guerre de Cent Ans et s'installe en 1360, après la prise de Calais, sur la pointe nord du plateau de Belleville (le Mont Chauve et les Saulneries) pour le siège de Paris, avant d'imposer la paix à Jean le Bon (Jean II) qui, dès son intronisation, avait alloué une taxe au commerce du plâtre dans la capitale.

En 1413 c'est le duc de Bourgogne, Jean sans Peur qui, dès hauteurs de Poitronville et des Chaumonts, observe les armagnacs enfermés dans la ville aux côtés d'Isabeau de Bavière, prêts à tirer partie de la folie de Charles VI ; puis en octobre 1434 ce sont les troupes écossaises de Charles VII qui

campent dans les carrières des Buttes Chaumont, tandis que, sous les airs de malheureux prisonniers, un petit groupe, dissimulant ses armes, tentait son entrée dans Paris par la porte St. Denis ; mais le Saint évêque, à l'occasion frère tourier, eut pitié du Valois et des pieux parisiens et fit courir le bruit de l'invasion parmi les charretiers, lesquels livrèrent aussitôt les intrus aux gardes.

Paris grandit et la plâtrière avance, d'abord à ciel ouvert puis forçant la falaise par des longues trouées qu'une appuyée demande d'inspirés promoteurs transforme en peu de temps en galeries à étages par endroits effondrés, menaçant d'emporter les bâtisses champêtres et les moulins en bois. Ainsi, l'édit royal promulgué par Louis XII en 1465 annonçant l'abolition des droits régaliens sur mines et carrières, permit aux bourgeois parisiens d'investir... et les moulins fleurirent sur la Butte : Le Moulin Maquereau sur la pointe nord-ouest, le Moulin Vieux, celui de La Folie, le Grand Moulin, le Moulin de la Tour, le Moulin de la Crosse, du Coq de Bruyères, de la Clopinette et plus loin, vers Belleville, tout en haut de la rue Pradier, celui qui donna son nom à la « Rue du Moulin de la Galette » (dont fera partie l'actuel Passage Gauthier), seul à rester sur place après l'effondrement forcé du « Petit Chaumont ».

Venant de la plaine céréalière de Gonesse, une longue caravane de muletiers et de chariots à boeufs gagne, par le chemin de la Villette, les deux Chaumonts et Poitronville (15), chacun de grain à moudre plains les sacs en toile de jute... Et le blé et le vent se conjuguent complices pour émouvoir les ailes et maquiller de clown les valets en partance et l'affairé meunier.

Les fermiers sont partis et aussitôt du perron, avant de s'éteindre, le soleil projette sur l'office la silhouette enviée de la belle meunière, le panier sur la tête chargé de provisions et un sourire engageant qui transforme à souhait les soucis du tenancier-gérant en bien-être, et le frugal dîner dans la salle de broie en féérique gaudemaus... Le couple siège au Louvre. Puis comme chaque soir, assise sur les marches menant aux combles, « Eglé » (19) attend, le regard attiré par le frissonnement de l'inquiet baille-blé, frêle trémie branlante à peine effleurée par l'arbre de la meule que la roue dentée, en bois de chêne de la forêt de Loges, gravitant sur une vis sans fin, fait sans cesse tourner plus vite que les ailes curieuses du paysage et appliquées à la brise... Si loin de la Cité, qu'ils sont beaux les « Amours » à la tâche, leur sagettes folâtres subliment les plus humbles jusqu'à les faire rêver du devoir accompli, le coeur rempli de joie.

En quittant par le chemin de Meaux le faubourg St. Laurent (gare de l'Est), cet harmonieux ensemble jaillit au loin comme un grand « Luna

Park » inventé par « Mylas » (20), avec ses carrousels et ses montagnes russes, ses antres infernaux et son aura blanchâtre, à quelques encablures du « Col de la Camarde » (le gibet de Mont Faucon).

En 1544, le Chapitre de Notre-Dame, propriétaire du domaine des Carrières des Buttes Chaumont, consent un bail à perpétuité à deux entrepreneurs, pour l'exploitation des terrains allant de Montfaucon au Pré-St. Gervais et comprenant, à l'est du Chemin de Meaux, et jusqu'au raidillon de Poitronville (15), les plâtrières des maçons parisiens et celle des « Maucouars », outre le Grand et le Petit Chaumont et, au-delà de la ruelle de la Villette St. Ladre (rue d'Hautpoul), la Carrière d'Amérique en plâtrière, près et vignes.

En mai 1589, les troupes de Henri de Navarre prennent place sur le Petit Chaumont et Montfaucon. Il leur suffira d'incendier un moulin pour que la meunerie toute entière abandonne les lieux, laissant ainsi le champ libre aux assaillants pour bombarder Paris.

Un an plus tard, le calviniste et prétendant au trône de France rassure les siens leur disant que Paris valait bien une messe, avant d'assiéger une deuxième fois la capitale et de brûler d'autres moulins de la Villette-Chaumont pour libérer les flancs et les crêtes jusqu'à Montfaucon.

Le 29 août le siège est levé et les volants à épeautre activés par des vents estivaux donnent de nouveau vie à ces croupes, essarts créés par la nature et magnifiés par l'homme.

En 1633, un acte-règle de Louis XIII interdit l'exploitation des gisements à moins de 30m des routes et lieux d'habitation, et cela tranquillise attenants et investisseurs.

Sous Louis XIV « l'hôtel des pendus » s'éloigne encore un peu et un édit l'arrête tout près du versant nord des Buttes (actuel marché couvert de Secrétan, av. Secrétan, dans le 19e); un peu plus loin, un clos d'équarrissage, et partout des tombereaux déchargeant immondices, les rues transformées en dépotoirs que les pourceaux fréquentent. Pour parer à cela, les officiers, de robe et d'épée, multiplient les bans, les amendes et la saisie des bannes. Las ! Une pire redoute, car plus pestilentielle, s'espace de Paris et se pose en banlieue. En effet, le roi et ses services prêchent le modernisme et, à la Villette-Chaumont, les trésoriers de France, par la Direction des Ponts et Chaussées qui remplace « Le Grand Voyeur », agrément l'endroit d'une bien étrange « voirie des vertus », pompeusement nommée « Grande Voirie de Montfaucon » (21) et comme emblème au milieu de cette oasis malodorante (vitrine du progrès) apparaît, plus

imposant encore, le « Temple de la Hart » (22) où quelques suppliciés se pavanaient sans gloire (cf. fin Chap. VIII).

En 1778, suite à un frontis avec mort d'homme dans le territoire de « Mesnil-Mautemps », une ordonnance royale interdit l'exploitation souterraine des plâtrières et, pour les besoins de remblayage d'une grande partie de la zone du Petit Chaumont comprise entre les actuelles rue Manin, Bolivar et Mathurin-

Moreau, qui sera minée et affaissée de 20m en 1780, les moulins de la Butte seront démontés et le cavage en profondeur ne recommencera qu'à partir de 1810 dans le secteur sud-ouest (actuelles rues de Botzaris, Fessart, Rebéval, des Dunes et de l'Atlas) et dans les Carrières du Centre (Place Armand Carrel), puis dans celles qu'on appelait dès 1682 les « Carrières d'Amérique », alors que les exportations vers le Nouveau Monde ne seront effectives qu'au XIXs, avec l'ouverture du Canal de l'Ourcq.

La disparition, en 1670, de l'enceinte Charles V, par jugement de Louis XIV qui veut faire de Paris une grande ville ouverte, rendait inapplicable la collecte de droits d'entrée pour l'État, mais aussi pour la municipalité depuis avènement d'Étienne Marcel. Ainsi l'idée de Turgot et les plans de Lavoisier donnent forme, en 1787, au « Mur des Fermiers Généraux » et aux barrières de La Villette, de Pantin, du Combat, des Chopinettes, de Belleville... pour le contrôle des gabelous et autres auneurs ; autant d'obstacles à la fraude des produits de saison, de la ferme et des Carrières, négociés par amodiataires et voituriers, moindres pour ceux de la fauche intra-muros où les « chevaliers d'industrie » (23), initiés au doublage, pouvaient expédier d'autour et de dache la récolte des grappilleurs, des tire-laine et autres savants bonneteurs de Notre-Dame, et héberger la cueillette des blèches et planteurs rivés aux grouillots et pions de la retape s'époumonant de « ajads » ! à l'arrivée des cagnes, car il est de mise entre voyous de taquiner les anges et de jurer « St. Jacques » ! et de blanchir la roue pour éviter la chartre et l'heur d'être promis, non lieffre ni gris, à bénir le monde avec ses pieds ». (23).

« Le fastueux et rentable pourpris des Bourbons, n'est pour la truanderie que mirante sans teint où l'argot se plaît à louer l'apparat et ménager l'arnaque, un brise-vent au plus qu'on pouvait contourner pour se serrer la pogne, la poisse paruarate vers l'houst, les routiers pour apprendre la vergne. Mais la gueuissaille délecte des Carrières les gaudes kaolines plus sûres que gorod pour les chauffeurs d'Orgères baillant la cantonade au « Chat Leclair », et pour les méléagrins, hôtes de « Rabustel » jadis leurs dabes » (24).

Plus bruyantes par les déflagrations des explosifs et le charroi du gypse le jour mais pas plus animées que la nuit, les entrées des galeries se donnaient, les charretiers partis, à la nuée d'ombres silencieuses qui disparaît aussitôt dans le labyrinthe albugineux pour ressortir plus tard brumeuse et enjouée :

*Et des nox soudain
des goulphres surgeoit
ribault, millard
et gueuz à lambeaux,
vessaille des déesses
envistempenardées,
pions ventripotents
sans lance le pivois,
aises comme s'ilz
des noces feusent.*

Et soudain dans la nuit
de l'ancre sortaient
débauchés et mendiants
et gueux vêtus de loques,
sorcières de l'Olympe
sur leurs balais flottants,
poivrots ventripotens
de vin non baptisé,
aussi gais que des hôtes
en semaine de noces.

Misère et désespoir colportés par la hère et brassés par des ombres aux rires des malfrats et aux avances des filles de joie dont les vertus sont celles que l'on voue à la voirie, tout près, de Montfaucon, puisqu'elles sont et « Grâces » et « archontes » éponymes, et prônent allongées dans la souille alliciante où le « grinche puceau » est censé dans le taf venir jeter la gourme par l'« atto venereo ». Un monde de zombis promis à Montfaucon, Chaumont en acropole qui loue ses caveaux aux fieux du grand coestre, des monte-en-l'air en grappe sous le vent encroués, du guignol pour les gonzes, qu'un autre guignol interdit de dépendre, et marpaults et rombières, cagous et fratrie, sont privés du karrig d'Ankou, dès lors allez savoir si sans macab les anaons sont admis au royaume d'Hadès ».

« De mont en val et de val en mont, Chaumont et Montfaucon, les deux monts en va-et-vient accueillant les bannis, godaille et gavote dans les cryptes d'en haut, et que de la pavane sur la Mathe gaudie, et encor pas pour long temps, car après la bastide, la branle disparaît ; il n'y a plus d'arderie, au profit des balades sur le Monte-à-regret ». (de 25 à 29).

En effet les us changent, ainsi, deux ans avant la prise de la Bastille, les aubergistes et quelques pégreleux de l'Est brûlent les barrières de Belleville et du Combat, mais bientôt l'ordre d'une morale nouvelle s'installe avec « La Terreur » et il y va de leur intérêt, pour « blanchir la marine des nouveaux robins » (30), de se terrer dans les plâtres, sans les déborder que pour le négoce ou le défens des affaires, tel combattre au Combat les

Commis de la Ferme (ne plus voués aux hoirs de St. Louis mais à Marianne via les Hospitaliers, suivant décret du Directoire qui rétablit, en septembre 98, l'octroi supprimé par l'esprit républicain) toujours opiniâtres lorsqu'il s'agit de « muits de picatre » ou tout autre produit fermier méprisant la maltôte, car ce qui touche au casse passe en nocturne par la courtine au rancher ou au lusin (31). Alors, et pour exorciser la peur ancestrale des instruments à corde, « la gueusaille des Buttes, bravant la puanteur qui monte des bassins, s'en va en doléances, la tourie à ras bords, au chevet de la harpe endormie sur ses quatre piliers, se bonnant, après maintes rasades, que le char à bascule de sieur Guillotin est loigné près de Seine, chez Céphale, merlin Place de Grève (32).

Mais la « Convention », outre le fait de fabriquer des veuves par homonymie et de décapiter autant et plus de compagnons, justes et va-nu-pieds (32), s'attaque aux symboles et enlève des noms des rues ceux des saints, ainsi l'ancien « Chemin de St. Denis », à l'est du Grand Chaumont, dont les écriteaux honoraient depuis des siècles le plus illustre des céphalophores, se voit marqué sur bois « Chemin de la Franciade » (nouveau nom de la ville de St. Denis) et rue de « L'Indivisibilité » en 1794, en attendant la bataille de Paris qui se déroulera sur les lieux, défendus entre autres par le Général Compans.

Suite à la suppression de l'octroi en 1789, puis en 1791, la Garde Nationale prend ses cantonnements dans les bâtiments de la Barrière du Combat, et en 1794 c'est le commandant de la milice belleveoise que s'y installe, non pas en collecteur de tailles sur d'hypothétiques arrivages de denrées alimentaires, mais pour empêcher toute sortie de marchandises d'une ville en grande indigence.

Le 29 mars 1814, et alors que l'empereur guerroyait en Champagne contre les Alliés, une armée de 110 000 hommes avançait par la route de Senlis avec l'ordre de prendre la capitale, laissée sous la protection de son frère Joseph et des 30 000 fantassins du maréchal Marmot.

Le lendemain matin, sous la pression des forces russes et autrichiennes appuyées par l'élite de la garde prussienne, les troupes des généraux Pelleport, Clavel, Meynadier, Compans et Secrétan, se replient de la Villette et des postes avancés de Pantin et du Pré-St. Gervais, vers le parc de Bruyères (Porte de Lilas), les Hauts de Belleville et les Buttes Chaumont où un groupe d'élèves de l'Ecole de Polytechnique anime un poste d'artillerie (sur l'actuelle esplanade de la Colonne) pris au soir par le général russe Sockolnick qui tint à saluer et promettre la vie sauve aux jeunes engagés, tandis qu'en bas des Buttes, près de la barrière de Pantin, le maréchal Marmot négociait l'armistice avec le prince Schwarzenberg, représentant le